

# Pourquoi la guerre ?

★ [legrandsoir.info/pourquoi-la-guerre.html](http://legrandsoir.info/pourquoi-la-guerre.html)

30 juin 2013

Une société sans guerre(s) est peu probable. Une société capitaliste sans guerres est impossible.

Michel WEBER

Une société sans guerre(s) est peu probable. Une société capitaliste sans guerres est impossible.

On peut le montrer très facilement en systématisant les éléments d'analyses parfois épars que l'on retrouve chez Orwell et Mumford, mais également chez des auteurs contemporains

comme Noam Chomsky, Jacques Pauwels et Annie Lacroix-Riz. (Afin de proposer une démonstration courte, je n'examine pas la définition du capitalisme par la "croissance".)



Le pourquoi de la croissance, c'est la possibilité de mettre en œuvre une politique d'obsolescence sous ses formes cardinales. Force est cependant de constater que l'obsolescence ne parviendrait pas, à elle seule, à rencontrer le défi de la surproduction – qui est énorme et qui demande un moyen bien plus radical, un moyen qui travaillera à la fois en amont et en aval, un moyen qui formatera et le producteur et le consommateur. Ce moyen, c'est la guerre.

Je ne parle pas de la guerre économique que tous les acteurs sont censés se livrer en permanence ; je ne parle pas non plus de la guerre sociale larvée dans laquelle vivent les individus conformes et atomisés (à la Machiavel ou à la Hobbes) ou de la guerre des classes (de Marx et Engels) ; je parle de la guerre en tant que production industrielle capitaliste. On ne trouvera rien de métaphorique ici.

La stricte corrélation qui existe entre capitalisme et guerre a été pressentie entre autres par Karl Marx, Jean Jaurès, Georges Sorel et William James avant d'être analysée par Werner Sombart et Vladimir Lénine, mais surtout par Lewis Mumford (1932) et George Orwell (1949). Du point de vue de ces analyses, justifier la croissance équivaut à légitimer la guerre. On distinguera à leur suite trois types de fonction martiales, étagées selon leur degré d'évidence. Remarquons que chaque degré est directement corrélé à l'importance factuelle de la fonction, la moins évidente étant la plus fondamentale.

Primo, les fonctions visibles sont stratégiques et tactiques. Il s'agit bien sûr de la défense nationale, mais cette notion simple est en fait susceptible de subir certains aménagements cosmétiques. S'agit-il de défendre son territoire stricto sensu (à la suisse) ou ses intérêts stratégiques (sur le mode us-américain) ? Le premier est clairement défini et la mission des armées de même ; les seconds peuvent porter sur des enjeux très éloignés dans l'espace et dans le temps, au point qu'une guerre sans fin contre « l'empire du mal », « la drogue » ou « la terreur » est tout à fait concevable.

Ensuite, l'attaque préventive pour des motifs oiseux ou simplement fictifs est maintenant

pratiquée en dehors de tout cadre juridique international – à moins que celui-ci ne s'avère manipulable sans efforts.

Enfin, depuis 1971, l'attaque délibérée pour des motifs « politiques » peut être baptisée « guerre humanitaire » sans soulever aucun tollé chez les observateurs avertis. La guerre c'est la paix.

Secundo, les fonctions liminales nous mettent en présence de trois grands archétypes. Par définition transhistoriques, on les retrouve dans toutes les sociétés et quasiment dans toutes les communautés.

La religiosité renvoie au sacrifice tragique du guerrier et aux mythes primitifs ; mourir et donner la mort mettent en contact avec l'Ultime. La pratique de la guerre est proprement sacramentelle (cf. Eliade).

Ensuite, les vertus martiales nous renvoient à un ensemble de valeurs mâles, soi-disant morales, fondatrices de l'État : la discipline de fer, l'intrépidité, le mépris de la douceur et de l'intérêt personnel, l'obéissance aveugle, etc.

Enfin, cette abnégation assure la cohérence sociale (cf. Girard) et constitue une réponse efficace, à défaut d'être élégante, au danger malthusien (sous forme d'eugénisme de sa population et de génocide de l'adversaire). La liberté, c'est l'esclavage.

Tertio, les fonctions invisibles portent plus directement encore sur les mécanismes de contrôle et de stabilisation de la société capitaliste.

Il y a d'abord les fonctions politiques : créer l'unanimité par la distraction et, surtout, préserver les inégalités en exigeant la subordination en face de la menace extérieure, réelle ou imaginaire, immédiate ou annoncée.

Ensuite viennent les fonctions économiques : la guerre permet bien sûr d'assurer l'accès aux matières premières et d'ouvrir de nouveaux marchés si les « partenaires commerciaux » s'avèrent peu sensibles aux arguments purement mercantiles (à la Ricardo) . Elle permet aussi d'écouler la surproduction de tout une série de biens et de services *qui n'améliorent pas le sort des masses* : il serait impossible de préserver le statu quo politique si les investissements portaient sur des biens socialement utiles (soins de santé pour tous, école démocratisée, infrastructures culturelles et sportives accessibles, autonomie énergétique, ...) en lieu et place du socialement inutile.

Enfin, il y a le keynésianisme militaire en tant que tel (que Chomsky a baptisé le « Pentagon system ») : en investissant massivement dans la recherche, le développement et la commercialisation de produits militaires, de leurs précurseurs et dérivés, l'État capitaliste stimule l'innovation technologique, l'emploi et la production industrielle. De plus, il offre des débouchés sûrs : le gigantesque marché militaire est garanti par l'État et financé par les impôts (payés par les pauvres) et les prêts (bénéficiant aux « marchés financiers »). La réticularité de cette pratique digne de la Russie soviétique (qui, soulignons-le, n'a fait que s'adapter, par la force des choses, au militarisme occidental) est tellement profonde et puissante que sa quantification est virtuellement impossible. Un exemple suffira : en 1955, lorsque Chomsky est titularisé comme professeur de linguistique au MIT (Massachusetts

Institute of Technology), l'Institut était financé à 100% par trois corps d'armée. Le lecteur naïf s'étonnera d'abord que des travaux aussi abscons que la grammaire générative et transformationnelle soient entièrement financés par le Pentagone. Il ajoutera peut-être que le MIT était à l'époque le centre principal de résistance du mouvement anti-guerre et que, de fait, Chomsky n'a jamais épargné ses efforts pour dénoncer le militarisme impérial des USA. On admettra en effet que certaines recherches semblent fort éloignées d'une application militaire directe, mais dans le cas de la linguistique, il n'en n'est rien : comprendre la structure fondamentale du langage permettrait en effet de formaliser toutes les langues et de créer des logiciels de traduction universelle (et donc panoptiques) ; du reste, la programmation d'ordinateurs complexes, d'automates performants, de drones et de droïdes passe également par la création de nouveaux algorithmes. Que le MIT soit au surplus un nid de contestataires importe peu – à la condition expresse que ces universitaires contribuent par leurs travaux à alimenter la machine militaire et qu'en tant que contestataires leurs voix se noient dans le bruit médiatique. Si d'aventure elle se faisait entendre très brièvement, l'oligarchie s'empresserait d'y voir la preuve de la liberté d'expression qu'elle autorise avec la bienveillance qui la caractérise.

En dernier lieu, on doit épinglez les fonctions psychologiques : la militarisation de la vie sociale renforce l'infantilisation en exigeant l'obéissance – et la confiance – aveugles ; la guerre, lorsqu'elle éclate, brise l'ennui de la vie dans une société mécanisée qui ne propose plus aucun sens à l'existence. Le choc de la réalité est alors vécu comme libérateur. Vivre sur le pied de guerre, c'est vivre vraiment, c'est vivre aux extrêmes. Tout ceci ne présage en rien de la fonction dernière de l'entraînement militaire en général et de la guerre en particulier : prédation, agression et violence constituent des jouissances primitives (au sens de Lorenz, pas de Lacan). La libération du sadisme des oligarques, qui implique la possibilité d'enlever, de violer, de torturer et d'assassiner en dehors de tout cadre culturel (les mots manquent pour nommer cette logique qui n'est rationnelle qu'au sens pervers) sont l'alpha et l'oméga du fondement guerrier de nos sociétés. L'ignorance, c'est la force.

Dernier ouvrage paru : *De quelle révolution avons-nous besoin ?* (Sang de la Terre, 2013)

Echantillon de publications : <http://chromatika.academia.edu/MichelWeber>